Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 50

Artikel: Qui siffle ?
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200670

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

c'était la fin de cette existence déjà si terne, à laquelle cependant nous tenons. Pauvres cochons que nous sommes, victimes résignées et innocentes de la gloutonnerie humaine, nous savons trop bien ce qu'elle signifie cette phrase terrible : la soirée-choucroute des postiers et cette perspective de saucisses, de piotons et d'oreillons qui vous arrache des cris d'admiration et fait répandre sur la paille de nos boitons des larmes bien amères.

Ah ! pourquoi nos ancêtres ne nous ont-ils pas laissés à notre existence simple et frugale des temps jadis, des temps où courant librement les prés et les bois, nous souffrions souvent le froid et la faim, mais où du moins nous n'avions pas à attendre la mort à brève échéance, et l'humiliation plus terrible encore de vous servir de pâture.

Vous nous donnez le vivre et le couvert ; mais de quel prix nous faites-vous payer cette libéralité !

Pauvres cochons que nous sommes, disions-nous ! Pauvres hommes que vous êtes, aurions-nous raison de dire. Voilà où vous ont conduits tant de siècles de civilisation. C'est bien la peine d'avoir dompté l'électricité, d'avoir subjugué tout l'univers à vos caprices, si vous n'avez seulement pu dominer vos instincts barbares.

Du fond de nos boitons, où nous attendons le couteau de vos bourreaux, nous répétons cette phrase d'un de vos moralistes : « Il vaut mieux souffrir le mal que de le faire », et nous grandissons dans notre propre estime en songeant que, tout cochons que nous sommes, nous sommes indispensables aux plaisirs de l'espèce humaine !

En attendant, Monsieur, que le hasard nous mette en présence l'un de l'autre, vous devant un plat de choucroute et moi dessus, j'ai l'honneur de vous saluer.

DOM POURCEAU.

Pour copie conforme,

PIERRE D'ANTAN.

Qui siffle ? — Sur la route d'Ouchy, un gamin, qui conduit un petit âne, siffle à s'époumonner, mais abominablement faux.

Un vieux monsieur, impatienté, l'interpelle :

— Dis donc, est-ce toi qui siffles ou si c'est ton âne ?

— C'est moi, monsieur ; les ânes écoutent.

Le diable à la cave.

David des Isles n'est pas un ivrogne, mais il a le gosier ainsi fait qu'il se voit contraint de prendre sans cesse de la tisane d'octobre. Il prétend que la muqueuse de son palais renferme autant de sel qu'un quartier de roche du Bévieux ou du Boillet. Et le malheur est que le sel de David des Iles est indissoluble. Il a beau l'humecter, l'arroser, l'inonder, sa gorge demeure salée. Cette incommodité lui est venue de ce que, la veille de sa naissance, sa mère sala trop sa soupe aux choux.

David des Isles est bien vu des pintiers, quand il a la bourse garnie, cela s'entend. C'est lui qui abandonne le dernier la salle à boire. Souvent même, on est obligé de le mettre à la porte, avec les égards dus à son étrange infirmité. L'autre jour encore, à Ollon, il avait tenu tous les cafés et, l'heure de la fermeture des établissements publics ayant sonné depuis longtemps, il s'en retournait dans son hameau, l'œil humide et la bouche sèche.

N'ayant chez lui aucun breuvage autre que de l'eau, il s'étend tristement sur son lit ; mais, moins endurant que le chameau dans la Sahara, il ne peut fermer l'œil. A deux heures du matin, le voilà qui saute à bas de sa couche, se rhabille et file droit à la maison de Sami, son voisin.

— Sami ! appelle-t-il en frappant légèrement contre un contrevent, Sami ! lève-toi !

— Qui est là ? demanda une voix de l'intérieur.

— C'est moi, David des Isles..... ne fais pas de bruit, viens vite, j'ai entendu *rebener* dans ta cave, il doit y avoir du diable par là !

Quelques secondes plus tard, Sami apparaît, un falot-tempête d'une main, un solide bâton de l'autre.

— Tu es sûr d'avoir entendu quelque chose ?

— Pardine ! je t'aurais pas appelé pour rien.

Et voilà les deux hommes qui pénètrent dans le cellier et qui en fouillent consciencieusement tous les coins et recoins. Comme ils ne découvraient rien de suspect, Sami fit :

— On ne veut pourtant pas se quitter sans prendre un verre au guillon.

— Si on veut, répondit David avec une feinte indifférence.

A la troisième rasade, avant de remettre le verre à sa place, Sami regarde curieusement son voisin et, lui mettant la chandelle sous le nez :

— Tu dis que tu as entendu du diable dans ma cave.... tu n'as rien entendu du tout !

. . . . . .

— Ah ! vois-tu, j'avais tellement soif ! V. F.

Nouvelle vaudoise. — C'est encore La Côte, le théâtre de l'action, que M. E. Rod narre dans sa « nouvelle vaudoise », **Luisita**. Vous me direz peut-être que ce titre n'a pas très forte la saveur du terroir. C'est qu'elle n'est pas des nôtres, cette fille étrange, qui, séjournant au village, y met les esprits, les cœurs et les sens à l'envers, et réveille des passions qu'on pourrait à peine croire sommeillantes dans la bonhomie de nos paysans. Dès les premières pages on pressent la tragédie, la brusque apparition de ce fond intime des caractères qui presque jamais ne monte au grand jour sans provoquer des bouleversements. Et Luisita, la cause de ces catastrophes, celle que la malédiction publique accablera, passe, insouciante de son pouvoir destructeur, ignorante de sa beauté.

Bien vaudois sont surtout les personnages de deuxième plan ; si les acteurs principaux du drame révèlent, par leurs actions et leurs gestes, la généralité des profondes passions humaines, le vieux paysan au contraire, le régent, le pasteur, le syndic ont bien les traits spéciaux — peut-être partiellement conventionnels — par lesquels on les représente chez nous. Quelques-uns un peu caricaturalement dessinés ; vus encore trop simplifiés, si je puis ainsi dire. Vrais, malgré cela. Enfin, leur cadre, très vaudois, vaudois de La Côte, achève de les bien situer ; tressé de sarments, engrisaillé de grêlons ou fleurant la vendange, on éprouve à le contempler le plaisir de reconnaître, et sa puissance évocatrice fait qu'on s'avoue : c'est tout à fait ça ; c'est chez nous. (**Payot et Cie,** *éditeurs.*)

A.

L'arbre-journal.

Des industriels austro-hongrois se sont livrés à une expérience originale.

Il s'agissait de rechercher en quel espace de temps minimum une certaine quantité de bois, prise sur pied à l'état d'arbre, pouvait être transformée en papier, et ce papier transformé lui-même en un journal imprimé, plié, mis sous bande.

A Elsenthal, à 7 h. 35 du matin, trois arbres tombaient sous la scie des ouvriers. A 9 h. 34, le bois écorcé, fendu, défibré, mis en pâte, devenait papier, et passait de la fabrique aux presses, d'où le premier exemplaire de la feuille imprimée sortait — à 10 heures.

En moins de deux heures et demie, en 145 minutes, l'arbre était devenu journal.

Mots pézans et poutès rézons.

I

Eintrè lo bouèbo aô cordagnî et cique aô derbounai.

(In djuïn aï botons aô maîtin dè la tzerraire.)

Lo bouèbo aô cordagnî. — Baillie-mè ci boton !

Cique aô derbonai. — N'est pas tion !

Cique aô cordagnî. — Què sechet que l'est mion !

Cique aô derbounai. — N'est pas veré !

Cique aô cordagnî. — Baillie-mè, aô bin te vérî !...

Cique aô derbounai. — Na que ne vu pas tè lo bailli.

Cique aô cordagnî. — Fâ atteinchon ! Tè lo dio po lo derraî iadzo..?!

Cique aô derbounai. — L'est mè que lè, lo gardo ! (*Pu laî tiré la leingua.*)

Cique aô cordagnî. — Veillie-tè ! sin quiet tè crio daî noms..?!

Cique aô derbounai. — Assayïe pire ?!...

Cique aô cordagnî. — Dépatolyu ! Affama ! Granta gaôla ! Etranglie-derbon ! (*Pu laî tirè assebin la leingua.*)

Cique aô derbounai. (*In lévin lo poeing*). — Redis-lo vaî... !... Tire legnu !...

Cique aô cordagnî. (*Qu'a ramassâ ona pierra*). Etranglie-derbon !... Etranglie-derbon !...

Cique aô derbounai. — Et tè que t'as ton père qu'est cacapédze... ! ?

Cique aô cordagnî. — Et tè ta mére que sè soûle ... !

(*L'allâvon sè chaôla dèchu quand lo derbounai, que passâvè, impougnè son boèbo pè l'orolhie et einvouyè tsi leu cique aô cordagnî avoué lo bet dè sa chôqua.*)

II

Eintrè Abram daô Pèralet et David daî Biolès.

(Dézo la grocha noyîre dau Tsamp Corboz, damachein lo raméladzo daî coquiès.)

. . . . . .

Abram. — Yé draî à la maîtî !

David. — T'as dzo zu mé què ton draî.

Abram. — Bin d'ombrou, mâ n'a pas dè coquiès ! ?

David. — Tî quemin lo lau : mé t'as, mé te vaô !

Abram. — Yamo cein qu'est justo ! et su bin d'obedzi dè mè défindre quand on a affére à daî pegnettès que regrettont la foumaîre que sort dè la tsemenâ.

David. — Vaut mî passa po vouaîtin què po avaî êtâ attrapâ su lo martsi po la faussa mézoura et met frou dè la fretéri po avaî broulyï lo laci... !

Abram. — On ne cheint pas lo soupion tsi no ; oï bin tsi vo... ! ?

David. — Se mon pére-grand a zâô zu été acqchenâ d'avaî met lo fû, tsacon tè deret que l'étaî à tort, mâ que l'irè sacrediu bin fé que lo tion satsè crévâ aô fond d'on croton daô chalvei...

Abram. (*In foteint lo camp.*) — N'in nion dè noutra famille in peinchon pè lo Bou dè Cery... Quand t'araî lezi compta vaî diérou laî san dè la voûtra... ! ?

David. (*Que s'avancè avoué on panaî la maîtî plyein.*) — Taî cliaô coquiès !

Abram. (*Sin sè réverî.*) — Grand maci.., Yein'è dzo traô... l'élho va impouézena la crape tondze !